# XI

# UN PAÏEN DU III^e SIÈCLE : CENSORINUS, AUTEUR DU *DE DIE NATALI*

par Gérard FREYBURGER,

Professeur à l'Université de Haute Alsace
12, rue de l'Ours, 68200 Mulhouse

SOMMAIRE. — *Le* De die natali *de Censorinus est un document précieux sur le paganisme du III^e s. ap. J.-C. Il traduit d'une part un grand attachement aux* **rites ancestraux**, *d'autre part un respect important pour les* **croyances traditionnelles** *mais avec une volonté* **d'épuration** *et un penchant pour le* **néo-platonisme** *et* **l'astrologie**, *enfin une admiration marquée pour le* **pythagorisme**. *Le* De die natali *reflète les grands mouvements de pensée de l'époque et semble sur certains points répondre aux critiques des* **chrétiens**.

EPITOME. — *Censorini liber* De die natali *pretiosum testimonium est de religione paganorum qui tertio saeculo post Christum natum uiuebant. Quo in libro inuenimus non solum magnum studium erga maiorum ritus, sed etiam pium cultum opinionum de religione ab maioribus acceptarum (Censorinus tamen eas opiniones purgare uult et ad nouam Academiam tertii saeculi astrologiamque inclinat), denique notabilem admirationem pythagoricae doctrinae. Ergo is liber praecipuarum illius aetatis doctrinarum notas fert et quibusdam locis christianis respondere uidetur.*

Censorinus — ou, peut-être, vaut-il mieux dire comme jadis Censorin [1] — nous est bien mal connu. Nous savons qu'il est l'auteur du *De die natali*, un petit ouvrage composé en 238 ap. J.-C. pour l'anniversaire du chevalier romain par ailleurs inconnu Q. Cerellius, et nous savons qu'il fut un grammairien illustre, *doctissimus artis grammaticae*, dit Priscien [2]. Il fut probablement « grammairien » au sens professionnel du terme, c'est-à-dire un enseignant [3]. C'était en tout cas un homme aux ressources modestes, très déférent envers son patron Q. Cerellius [4] et un excellent pédagogue, à l'esprit clair, qui développe de façon agréable toutes sortes de considérations touchant à la naissance, à la vie et au déroulement du temps. C'est aussi un esprit peu original, voire à l'occasion un peu naïf [5]. Dispositions précieuses pour nous! Car on peut espérer atteindre à travers son texte, écrit dans le contexte conventionnel d'une célébration d'anniversaire, des

1. Cf., par exemple, la traduction de T. BAUDEMENT, Paris, 1846 (collection Nisard).

2. Priscien I, 17, p. 545 (*Grammatici Latini*, édit. H. KEIL, Leipzig, 1855).

3. Cf. G. FREYBURGER, *Le savoir « philologique » du grammairien Censorinus*, Actes du colloque international *Grammaire et rhétorique à Rome*, Strasbourg 28-30 novembre 1990, publiés par J. Dangel, KTEMA XIII, p. 149-154.

4. Cens., 3, 6 : *Nam cum ex te tuaque amicitia honorem, dignitatem, decus atque praesidium, cuncta denique uitae praemia recipiam...* Nos extraits sont pris dans l'édition N. SALLMANN, Leipzig, 1983 (collect. Teubner).

5. Ex. Cens., 13, 3 : cf. *infra*, note 104.

traits précis des mentalités en vigueur dans la bonne société de l'époque [6]. Nous avons montré ailleurs combien le recensement de la culture de Censorin est un témoignage intéressant sur le III[e] siècle [7]. Nous voudrions aujourd'hui répertorier et analyser les idées et convictions religieuses exprimées dans le *De die natali*. L'entreprise mérite d'autant plus, nous semble-t-il, d'être menée que notre auteur est souvent utilisé par les spécialistes des sciences religieuses, mais en général seulement pour telle ou telle information particulière qu'il donne ou pour telle source qu'il reproduit, sans qu'il paraisse utile de le situer lui-même dans l'évolution des idées. Or les premières décennies du III[e] siècle sont sur ce point du plus grand intérêt [8]. Nous mènerons notre enquête en trois étapes, correspondant aux trois aspects principaux du fait religieux : nous examinerons d'abord l'attitude sentimentale par rapport aux rites traditionnels qu'exprime Censorinus, puis les idées religieuses et enfin la conception même du monde et de l'univers que présente son œuvre. En simplifiant un peu, nous dirons que nous laisserons parler successivement le cœur, l'esprit et l'âme; chemin faisant, nous nous interrogerons à chaque fois sur la valeur de témoignage que peut comporter le *De die natali*.

## I

Censorin manifeste un attachement profond à la religion romaine traditionnelle : la réalisation même de son livre s'inscrit dans cette tradition, car il veut, dit-il, par son écrit faire une libation aux dieux (*aliquid deis sacrare*) [9], démarche conforme aux exemples les plus vénérables de la tradition : *Nostrorum ueterum sanctissimorum hominum exempla sum secutus* [10]. Voyons donc ce qui apparaît de la religion romaine dans le *De die natali* et interrogeons-nous sur l'intérêt de ces évocations.

En fait, la religion apparaît sous toutes ses formes. Les dieux sont maintes fois évoqués : Jupiter Capitolin [11], Mars [12], Junon [13], Janus [14], Apollon [15], Dis Pater [16], Proserpine [17], Vulcain [18]; sont évoqués sans être

6. Pour ce qui est de la bonne société que fréquentait Q. CERELLIUS, cf. Cens., 15, 5 : *Quis a te nosci aut ex amplissimo senatus ordine non expetiuit aut...*

7. *Le savoir « philologique » du grammairien Censorinus*, passim.

8. Cf. P. de LABRIOLLE, *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I[er] au VI[e] siècle*, Paris, 1934, p. 190-203.

9. Cens., 1, 9.

10. Cens., 1, 8.

11. Cens., 18, 4 : *Quare agon et in Elide loui Olympio et Romae Capitolino quinto quoque anno redeunte celebratur.*

12. Cens., 12, 2 : *Nam cum tibicine Marti triumphus ageretur...* Cf. 22, 9 et 11.

13. Cens., 22, 12 : *... quod illo mense (sc. lunius) maxime lunoni honores habentur.*

14. Cens., 22, 13 : *lanuarium ab Iano.*

15. Cens., 14, 13 : *Hunc (sc. numerum) medicinae corporis et Apollini adtributum*; cf. 12, 2.

16. Cens., 17, 8 : *Uti Diti patri et Proserpinae ludi Tarentini in campo Martio fierent.*

17. *Ibid.*

18. Cens., 4, 12 : *Ex Vulcani semine.*

nommés les divers dieux qui n'interviennent qu'une fois dans la vie d'un homme [19], sans doute ceux dont se moque saint Augustin dans la *Cité de Dieu* [20]; sont évoqués les dieux Lares [21] et surtout le Genius dont l'auteur analyse avec attention les compétences : « Le génie est le dieu sous la protection duquel chacun de nous vit dès sa naissance : soit qu'il veille sur notre naissance, soit qu'il naisse avec nous ou encore qu'il nous accueille une fois nés et nous protège; c'est sans aucun doute de « faire naître » (*a genendo*) que le génie tire son nom » [22].

Censorinus parle d'autre part de toute une série de rites, de *sacra publica* de Rome : *Lupercalia* [23], *Parilia* [24], *Quinquatrus minusculae* [25], *Terminalia, Regifugium* [26], triomphe, supplications [27], et surtout jeux, *ludi capitolini* [28], *saeculares* [29], *scaenici* [30] ou *tarentini* [31]. Il mentionne des prêtres : pontifes [32], augures [33], haruspices [34], ainsi que les joueurs de flûte qui interviennent dans le culte [35]. Il nomme des sanctuaires : l'*aedes Quirini*, la *sedes Dianae in Auentino* [36] ou le Capitole [37]. Il signale des ouvrages spécialisés de science religieuse : livres des quindécemvirs [38] *libri rituales* [39] ou *fatales* [40] des Étrusques — références dont D. BRIQUEL a récemment montré l'intérêt [41] — sans parler de Varron, sa source principale [42].

A tout cela, Censorinus et son auditoire sont manifestement très attachés : l'écrivain latin relève avec intérêt la *diligentia* dont on a fait preuve

19. Cens., 3, 4 : *Et alii sunt praeterea dei complures hominum uitam pro sua quisque portione adminiculantes... sed omnes ni semel in uno quoque homine numinum suorum effectum repraesentant.*

20. Aug., *Civ.*, IV, 11 : *Ipse (sc. Iupiter sit) dea Iuuentas, quae post praetextam excipiat iuuenalis aetatis exordia...; ipse in lugatino deo coniuges iungat, et cum uirgini uxori zona soluitur, ipse inuocetur et dea Virginensis uocetur.*

21. Cens., 3, 2 : *Eumdem esse Genium et Larem multi ueteres memoriae prodiderunt.*

22. Cens., 3, 1 : *Genius est deus cuius in tutela, ut quisque natus est, uiuit. Hic, siue quod ut genamur curat, siue quod una genitur nobiscum, siue etiam quod nos genitos suscipit ac tutatur, certe a genendo Genius appellatur.*

23. Cens., 22, 15 : *In hoc autem mense (sc. Februario) Lupercalibus, cum Roma lustratur, salem calidum ferunt.*

24. Cens., 21, 6 : *Ex Parilibus, unde urbis anni numerantur.*

25. Cens., 12, 2 : *(Sc. Non tibicinibus esset permissum) Quinquatribus minusculis... urbem uestitu quo uellent personatis temulentisque peruagari.*

26. Cens., 20, 6 : *In mense potissimum Februario inter Terminalia et Regifugium intercalatum est.*

27. Cens., 12, 2 : cf. *infra*, note 77.

28. Cens., 18, 15 : *Per Capitolinos agonas*; cf. 18, 4.

29. Cens., 17, 7 : *Romanorum autem saecula quidam ludis saecularibus putant distingui.*

30. Cens., 12, 2 : cf. *infra*, note 77.

31. Cens., 17, 8 : cf. *supra*, note 16.

32. Cens., 20, 6 : *Quod delictum ut corrigeretur pontificibus datum negotium.*

33. Cens., 17, 15 : *...fuisse Vettium Romae in augurio non ignobilem.*

34. Cens., 17, 6 : cf. *infra*, note 70.

35. Cens., 12, 2 : cf. *infra*, note 77.

36. Cens., 23, 6 : *Alii enim apud aedem Quirini primum (sc. solarium) statutum dicunt, alii in Capitolio, nonnulli ad aedem Dianae in Auentino.*

37. Cens., 12, 2 : *Vesci in Capitolio*; cf. 23, 6.

38. Cens., 17, 9 et 11 : *Commentarii XV uirorum.*

39. Cens., 11, 6 : *Etruscorum libri rituales.* Cf. 17, 5.

40. Cens., 14, 6 : *Etrusci libri fatales.*

41. *Les changements de siècles en Étrurie*, in *Fins de siècle*, Bordeaux, 1990, p. 61 sq.

42. Cf. notamment A. HAHN, *De Censorini fontibus*, Diss. phil., Iéna, 1905, p. 8 sq.; G. ROCCA-SERRA, *Censorinus, Le jour natal*, Paris, 1980, p. VII sq.

sous Domitien en marquant le *lustrum* par des jeux capitolins [43]. Cet attachement va à l'ensemble de la tradition païenne et inclut l'apport grec : Jupiter Capitolin est associé à Zeus Olympien [44], Vénus est à l'occasion appelée Aphrodite [45], les jeux de Delphes sont cités comme des rites notables [46]. Il inclut aussi l'apport étrusque [47], considéré comme un élément à part entière de la tradition romaine. Tout cela constitue l'héritage romain. Et cet héritage intéresse un grand nombre d'hommes, car Rome est, dit l'auteur, « notre patrie commune » (*patria nostra communis*) [48].

Ces propos sont pour nous pleins d'intérêt, car ils correspondent à tout un mouvement de pensée. Nous pouvons passer sur le syncrétisme gréco-latin, déjà réalisé depuis longtemps [49]. Le syncrétisme romano-étrusque est aussi chose faite depuis au moins le I^er^ siècle ap. J.-C. : on connaît l'intervention de l'empereur Claude devant le sénat, rapportée dans les *Annales* de Tacite, où il demande à la haute assemblée de prendre des mesures pour préserver la tradition des haruspices, *uetustissima Italiae disciplina* [50].

Sur l'ensemble des idées religieuses du III^e^ siècle ap. J.-C., nous renvoyons à un article récent, fort bien documenté, de Géza ALFÖLDY [51]. L'auteur s'élève dans cet écrit contre l'opinion souvent exprimée, en particulier par G. WISSOWA et F. CUMONT [52], que le III^e^ siècle serait celui d'un triomphe de l'Orient par un afflux de religions orientales et il va jusqu'à dire qu'on pourrait au contraire presque parler pour cette période d'un triomphe de l'Occident [53]. G. ALFÖLDY considère que le III^e^ siècle est principalement une époque de fidélité à la tradition et appuie son analyse sur un grand nombre de données : les empereurs autres qu'Élagabal, en particulier Gordien III qui régna l'année de la composition du *De die natali*, puis surtout les souverains de la deuxième moitié du siècle, ont manifesté la conviction que le salut de l'Empire était lié à la restauration de la religion et des mœurs [54]. Dion Cassius, sénateur antérieur à Censorin d'une génération, partage pleinement cette opinion [55] et Hérodien, contemporain de

43. Cens., 18, 15 : *Rursus tamen annus idem magnus per Capitolinos agonas coeptus est diligentius seruari. Quorum agonum primus a Domitiano institutus fuit.*

44. Cens., 18, 4 : *Quare agon et in Elide Ioui Olympio et Romae Capitolino quinto quoque anno redeunte celebratur.*

45. Cens., 22, 9 : *Aprilem ab Aphrodite, id est a Venere.*

46. Cens., 18, 6 : *Ob hoc in Graecia multae religiones hoc interuallo temporis summa caerimonia coluntur, Delphis quoque ludi.*

47. Cf. en particulier 17, 5 sq.

48. Cens., 16, 7 : *Itaque... a conditu urbis Romae, patriae nostrae communis exordiar.*

49. Pour Vénus par exemple, cf. R. SCHILLING, *L'évolution du culte de Vénus sous l'Empire romain*, in *Dans le sillage de Rome*, Paris, 1988, p. 153-154.

50. Tacite, *Ann.*, XI, 15 : *Rettulit deinde ad senatum super collegio haruspicum, ne uetustissima Italiae disciplina per desidiam exolesceret.*

51. *Die Krise des Imperium Romanum und die Religion Roms*, Kölner historische Abhandlungen XXXV, Cologne-Vienne, 1989, p. 53-102.

52. *Religion und Kultus der Römer*, Leipzig, 1912, p. 95; *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1963, p. 181 sq.

53. G. ALFÖLDY, *loc. cit.*, p. 78.

54. *Ibid.*, p. 60-62.

55. *Ibid.*, p. 63-64.

notre auteur, prend soin d'informer le public de langue grecque sur un certain nombre d'aspects du culte romain[56]. Les inscriptions vont dans le même sens : alors qu'elles atteignent en nombre leur sommet entre 150 et 250 ap. J.-C.[57], les dédicaces aux dieux orientaux n'en représentent d'une manière générale pas plus de 10 %[58]; les textes dédicatoires sont le plus souvent adressés aux grands dieux de la tradition, Jupiter et Mars[59], et traduisent maintes fois un engagement religieux personnel du dédicant : ainsi pour remercier (avec référence à un rêve) d'un heureux retour d'une campagne militaire ou pour acquitter un vœu à l'issue d'un service militaire achevé dans de bonnes conditions[60]. On constate enfin, note toujours G. ALFÖLDY, tout un retour, attesté notamment sur les revers monétaires, aux origines de Rome : scènes de la fuite de Troie, scènes de la fondation de l'Urbs[61]. Ces tendances sont bien présentes dans le *De die natali*. Le III[e] siècle est assurément une période d'une certaine renaissance religieuse et d'une volonté de retour aux sources[62].

Censorin est donc en accord avec l'élite sociale, militaire et intellectuelle de son époque. En ces temps troublés — 238 est l'année des trois Gordiens — il faut revenir à l'*antiquitas*, à la *uetustas*[63]. Notre auteur ne nous dit pas pourquoi, mais c'est sans doute que la raison en paraissait évidente. Cicéron déjà avait dit qu'il convenait : *ritus familiae patrumque seruare... quoniam antiquitas proxime accedit ad deos*[64]. Et Symmaque encore présentera la déesse Rome sous les traits d'une femme âgée suppliant les sénateurs de respecter le nombre de ses années qu'un pieux respect des rites lui a permis d'atteindre[65]. Les Romains étaient certainement bien en peine d'expliciter le contenu authentiquement religieux d'un tel attachement à la tradition. Cet attachement s'imposait à eux comme une évidence, tant morale qu'affective : de même qu'on respecte ses parents, de même on vénère leur religion.

## II

Venons-en à présent aux idées, aux croyances religieuses que Censorinus exprime ou traduit : nous allons, comme précédemment, établir un relevé, puis tenter une analyse dans une perspective historique.

56. *Ibid.*, p. 71-72.
57. *Ibid.*, p. 83.
58. *Ibid.*, p. 74.
59. *Ibid.*, p. 84 sq.; p. 89 sq.
60. *Ibid.*, p. 89.
61. *Ibid.*, p. 92-93.
62. Pour les Parilia, cf. Cens., 21, 6. Rappelons qu'on célébra en 248 le 1 000[e] anniversaire de la fondation de Rome.
63. Cens., 14, 15 : *Quos uetustas claro nomine celebrat.*
64. *Leg.*, II, 27. Tertullien, lui, affirme : *Errauit antiquitas (Apolog.*, VI, 10).
65. *Relationes*, III, 9 : *Optimi principum, patres patriae, reueremini annos meos in quos me pius ritus adduxit!*

Si l'on en croit le *De die natali*, les dieux s'intéressent aux hommes et interviennent dans leur vie. Nous avons vu que le *Genius* protège l'individu dont il a la garde [66]. Prier les dieux est manifestement utile : Censorin cite Varron et les *libri fatales* étrusques qui disent que chacun peut espérer faire durer son existence jusqu'à 70 ans « en détournant son destin par les cérémonies du culte » (*fatalia deprecando rebus diuinis*) [67] ; au-delà, « il ne faut plus leur demander et on ne peut plus obtenir d'eux rien de tel » [68]. Il cite également les livres des Étrusques qui affirment que les forces célestes signalent leur volonté par des prodiges à chacun individuellement [69] et à tous collectivement : « Les dieux envoient des présages pour annoncer la fin de chaque siècle. Ces présages, les Étrusques les ont soigneusement observés et consignés dans leurs livres, grâce à l'expérience qu'ils ont de l'haruspicine et de leur science » [70]. Les dieux peuvent être en colère et les jeux scéniques ont été institués à bon droit, dit Censorin, par les Anciens (dont il est persuadé qu'ils étaient fort avisés [71]) *placandorum deorum causa* [72]. Voilà des croyances très traditionnelles à Rome.

Cependant, Censorinus ne prend pas pour argent comptant tout ce que rapporte la tradition gréco-latine ou latino-étrusque. Il ne croit pas à la mythologie et écarte avec dédain le mythe de Pyrrha et de Deucalion [73] ou celui de Tagès qu'on dit sorti de terre [74]. Au contraire, il cherche à interpréter dans un sens plus pur les rites traditionnels [75]. Au début du livre, il s'adresse à son protecteur en ces termes : « Conscient d'avoir particulièrement appris de ton enseignement, j'ai suivi, afin de ne pas paraître manquer de gratitude envers tes bienfaits, l'exemple des hommes très vénérables que furent nos ancêtres. Ceux-ci en effet, considérant leurs aliments, leur patrie, la lumière et jusqu'à leur propre personne comme des dons des dieux, leur consacraient de toute chose une partie, plus de façon à se montrer reconnaissants à leur égard que par croyance que les dieux en avaient besoin » [76]. Ou encore : « Si la musique n'était pas agréable aux dieux immortels, qui procèdent de l'âme divine, on n'aurait assurément pas insti-

66. Cf. *supra*, note 22.

67. Cens., 14, 6.

68. *Ibid.* : (*Ab anno autem septuagensimo*) *nec postulari debere nec posse ab deis impetrari.*

69. Cens., 14, 6 : *prodigiis priuatim factis.*

70. Cens., 17, 5-6 : *Portenta mitti diuinitus, quibus (sc. homines) admonerentur unumquodque saeculum esse finitum. haec portenta Etrusci pro haruspicii disciplinaeque suae peritia diligenter obseruata in libris rettulerunt.*

71. Cf. *supra*, note 10.

72. Cens., 12, 2 ; cf. *infra*, note 77.

73. Cens., 4, 6 : *Nescio an magis monstruosas, certe non minus incredibiles rationum suarum proferunt opiniones.* Sur l'importance de ce mythe chez Ovide et dans l'Antiquité, cf. J. DUCHEMIN, *La création et le déluge chez Ovide. Recherche sur les sources grecques et orientales du mythe*, in *Studi in onore di E. Paratore*, Bologne, 1981, p. 565 sq.

74. Cens., 4, 13.

75. Sur ce mouvement, cf. J. BAYET, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, 1969, p. 267.

76. Cens., &, 9-10 : *Iam uero cum tuo collatu scirem me plura didicisse, ne beneficiis tuis uiderer ingratus, nostrorum ueterum sanctissimorum hominum exempla sum secutus. Illi enim quod alimenta, patriam, lucem, se denique ipsos dono deorum habebant, ex omnibus aliquid deis sacrabant, magis adeo ut se gratos adprobarent quam quod deos hoc arbitrarentur indigere.*

tué des jeux scéniques afin de se les rendre favorables, on n'utiliserait pas les services de joueurs de flûte pour toutes les prières publiques dans les temples » [77]. Voilà des idées qui visent à interpréter la tradition [78], tout en ne nuisant en aucune façon à la bonne exécution des rites ancestraux.

Signalons enfin dans ce catalogue d'idées religieuses que le *De die natali* admet une grande influence des astres sur la destinée des hommes. L'auteur cite abondamment l'enseignement des Chaldéens qui, dit-il, « affirment avant toute chose que notre conduite et notre vie sont soumises aux étoiles tant errantes que fixes et que leur course variée et multiforme gouverne le genre humain » [79].

Plusieurs aspects de ce tableau d'idées religieuses méritent d'être analysés et quelque peu approfondis. Nous passerons sur les prodiges, que Tacite même ou Dion Cassius, relèvent pieusement et auxquels on a fortement cru pendant toute l'Antiquité. Nous nous attarderons simplement un peu sur trois points, pour lesquels Censorin nous paraît être un témoin intéressant.

1) Il insiste, nous l'avons vu, sur la communauté profonde qui unit l'âme divine et la musique. Rien là de bien original. De fait, l'Académie comme le Portique [80], à l'opposé du Jardin [81], sont bien traités chez lui. Mais l'Académie et son fondateur sont surtout appréciés. Or l'on sait que la philosophie de Platon s'est particulièrement répandue avec le néo-platonisme au III[e] siècle. Plus précisément, Plotin est à Rome en 244, six années donc après la composition du *De die natali*, et, du point de vue religieux, le néo-platonisme se fait solidaire du paganisme [82] face au christianisme. On connaît le combat anti-chrétien de Porphyre, disciple de Plotin. Relevons à cet égard que Censorin penche nettement vers la thèse de l'éternité du monde [83], thèse que Porphyre oppose aux chrétiens [84] et que Lactance réfute [85].

2) La conception qu'a Censorin des dieux est un peu naïve puisqu'il croit que la musique leur est, en elle-même, réellement agréable. Mais la

77. Cens., 12, 2 : *Nam nisi (sc. musica) grata esset deis immortalibus, qui ex anima constant diuina, profecto ludi scenici placandorum deorum causa instituti non essent nec tibicen omnibus supplicationibus in sacris aedibus adhiberetur (non cum tibicine Marti triumphus ageretur).*

78. Pour le sens ancien du sacrifice romain, cf. J. BAYET, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, p. 130; quant aux joueurs de flûte, on sait qu'ils devaient en particulier couvrir tous les bruits de mauvais augure (cf. Pline, *N. H.*, XXVIII, 11).

79. Cens., 8, 2 : *Ante omnia igitur (sc. Chaldaei) dicunt actum uitamque nostram stellis tam uagis quam statis esse subiectam, earumque uario multiplicique cursu genus humanum gubernari.*

80. Pour l'Académie : 4, 3 où l'Ancienne Académie va dans le sens de Pythagore; 14, 12 : *Plato, ueteris philosophiae sanctissimus*; 15, 1-2 où il est dit que Platon et le platonicien Xénocrate ont atteint grâce à la part qu'avait chez eux l'esprit l'âge de quatre-vingt-un ans; 15, 3 : Carnéade a atteint quatre-vingt-dix ans par sa force d'âme. Pour le Portique, 4, 10; 5, 4; 6, 2 sq., 17, 2 et 15, 3 où il est dit que Cléanthe a atteint quatre-vingt-dix-neuf ans *per animi spiritum.*

81. Pour le Jardin : 4, 9; 12, 3; sans critique toutefois dans 5, 4 et 6, 2.

82. Cf. J. BIDEZ, *Vie de Porphyre*, Gand-Leipzig, p. 72-73. E. BRÉHIER, *Histoire de la philosophie*, t. 1, Paris, 1961, p. 471 sq.

83. 4, 3; cf. *infra*, note 100.

84. Cf. E. BRÉHIER, *op. cit.*, p. 473.

85. *Inst.*, II, 10, 17.

croyance qu'ils procèdent de l'âme divine, d'une part lui permet d'accepter les rites traditionnels comme autant de manières sans doute imparfaites mais justifiées d'honorer la divinité, d'autre part l'autorise à interpréter ces rites d'une façon épurée. Précisément, ce qu'il dit du culte romain, qui ne serait qu'une manière de se montrer reconnaissant envers les dieux, pourrait être une réponse à des objections des chrétiens, lesquels ne sont bien entendu jamais cités dans le contexte festif du *De die natali*. On songe à l'*Octavius* de Minucius Félix, où le païen Cécilius affirme vers les années 200 que les rites des Anciens avaient pour but, outre de détourner les colères célestes, de remercier les dieux pour leurs faveurs [86]. Quand par ailleurs Censorinus affirme que les dieux n'ont pas besoin (*non indigent*) du culte des hommes, on songe à Lactance qui dira : « Les païens immolent à Dieu des victimes riches et grasses comme s'il avait faim! » [87]. Quand, enfin, notre auteur précise qu'il ne faut pas faire pour le *Genius* de sacrifice sanglant (*non hostia faciendum*), alors qu'Horace immole en son honneur un agneau ou un porcelet [88], on songe à Tertullien et aux préventions qu'il exprime en 197 contre le sang des animaux [89]. Et on notera que Porphyre, auteur pourtant d'un Κατὰ χριστιανῶν, dit que le philosophe tolère les sacrifices sanglants mais les juges bons pour le vulgaire [90].

3) La croyance à l'action des astres se heurtait à un total scepticisme chez le Cicéron du livre II du *De diuinatione* [91]. Mais A. BOUCHÉ-LECLERCQ, confirmé par F. CRAMER et A. LE BOEUFFLE, a fait apparaître sa montée progressive à partir de l'époque d'Auguste [92]. Tous les empereurs y ont été attentifs. Peu d'années sans doute avant la parution du *De die natali*, « Gordien l'Ancien, dit l'*Histoire Auguste*, consultant un mathématicien sur la géniture de son fils, il lui fut répondu, dit-on, que celui-ci serait fils et père d'empereur et empereur lui-même. Et comme Gordien l'Ancien riait, on rapporte que le mathématicien lui montra l'agencement des astres et cita des passages de vieux livres de façon à prouver qu'il avait dit la vérité. Il prédit même, à l'ancien et au jeune, le jour et le genre de leur mort et les lieux où ils périraient, et cela avec une ferme assurance et avec vérité » [93]. Au IV^e^ siècle, note A. BOUCHÉ-LECLERCQ, l'astrologie est

86. *Oct.*, VII, 2 : *Vel ut remuneraretur diuina indulgentia (uel ut auerteretur imminens ira aut iam tumens et saeuiens placaretur).*

87. *Inst.*, VI, 2 : *Mactant (igitur) opimas ac pingues hostias deo quasi esurienti.*

88. Cens., 2, 2 : *Quid causae sit, ut merum fundendum Genio, non hostia faciendum...* Horace, *C.* IV, 11, 6-8 ; III, 17, 13-16. Cf. R. SCHILLING, *Genius et ange*, in *Rites, cultes, dieux de Rome*, Paris, 1979, p. 417-418.

89. *Apol.*, IX, 13 sq.

90. *De abstin.*, II, 3-4.

91. *Diu.*, II (45), 94.

92. *L'astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 548 sq. F. CRAMER, *Astrology in Roman Law and Politics*, Philadelphie, 1954, partic. 1re partie, *The Rise and Triumph of Astrology in the Latin World.* (sur Censorinus, p. 219-220) ; A. LE BOEUFFLE, *Le ciel des Romains*, Paris, 1989, p. 55-81.

93. *Gordiani tres*, 20 : *Cum senior Gordianus mathematicum aliquando consuleret de genitura huius, respondisse ille dicitur hunc et filium imperatoris et patrem et ipsum imperatorem futurum. Et cum senior Gordianus rideret, ostendisse constellationem mathematicum ferunt et de libris ueteribus dictasse, ita ut probaret se uera dixisse. Qui quidem et seni et iuueni et diem et genus mortis et loca quibus essent perituri opstinata constantia et ueritate praedixit.*

partout [94], et Ammien Marcellin ne peut que déplorer l'ampleur de cette crédulité [95].

En ce qui nous concerne, nous noterons d'une part que Censorinus fait bon accueil à la doctrine chaldéenne, alors que les Chaldéens avaient souvent été expulsés de Rome, principalement dans les premiers temps de l'Empire [96]; mais il faut sans doute imaginer que l'astrologie avait reçu entre-temps ses lettres de noblesse, surtout depuis les écrits de l'astronome Claude Ptolémée [97] : les intellectuels purent dès lors s'affirmer convaincus de telles croyances. Nous noterons d'autre part l'importance du soleil dans cette doctrine : « Le soleil, écrit Censorin, qui meut les étoiles par lesquelles nous sommes mus... exerce sur nous une influence considérable et nous dirige à partir du moment où, ayant été conçus, nous venons au monde » [98]. Or, comme l'a montré F. CUMONT, le soleil s'affirme comme divinité à mesure que croît le succès de l'astrologie et on songe à l'instauration du culte de Sol Inuictus par Aurélien trente-six ans après le *De die natali* [99].

Ainsi, pour les idées religieuses comme pour l'attachement affectif au culte traditionnel, nous trouvons Censorinus de plain-pied avec ses contemporains païens et les mouvements de pensée de son époque.

## III

Élevons-nous à présent jusqu'à la Weltanschauung qui se dégage du *De die natali*, jusqu'à la conception de la création et de l'univers que suggère le livre. Un nom domine parmi les penseurs que cite Censorinus : celui de Pythagore. Le riche commentaire de G. ROCCA-SERRA donne à cet égard de précieux éléments bibliographiques. Voyons comment il est fait référence au philosophe de Samos et ce que de telles références peuvent signifier.

Traitant de l'origine des hommes, Censorin expose que, pour un certain nombre de philosophes, le genre humain a toujours existé. Cette idée, pour lui vraisemblable, a été émise par les plus grands : Pythagore et ses disciples, Platon, Aristote [100]. Sur l'embryologie, Censorinus déclare : « Je passe à l'opinion de Pythagore exposée par Varron... Cette théorie, qui

94. *Op. cit.*, p. 569.

95. XXVIII, 4, 24.

96. Cf. A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, p. 560.

97. Cf. G. E. R. LLOYD, *La science grecque après Aristote*, Paris, 1990, p. 152 sq.

98. Cens., 8, 3 : *Itaque eum (sc. solem), qui stellas ipsas, quibus mouemur, permouet... potentissimum(que) in nos esse moderarique quando post conceptionem ueniamus in lucem.*

99. *Astrology and Religion among the Greeks and Romans*, New York-Londres, 1912, p. 97.

100. Cens., 4, 3 : *Sed prior illa sententia, qua semper humanum genus fuisse creditur, auctores habet Pythagoran Samium et Ocellum Lucanum et Archytan Tarentinum omnesque adeo Pythagoricos, sed et Plato Atheniensis et Xenocrates et Dicaearchus Messenius itemque antiquae Academiae philosophi non aliud uidentur opinati. Aristoteles quoque Stagirites...*

mérite spécialement d'être retenue, semble s'approcher le plus près de la vérité »[101]. Au sujet des nombres, il affirme : « Je vais maintenant rapporter l'admirable expérience imaginée par Pythagore qui, en dévoilant les secrets de la nature, a trouvé que les notes musicales sont en accord avec le système des nombres »[102]. Et un peu plus loin, il dit : « Je reviens maintenant à mon propos d'enseigner l'opinion de Pythagore sur le nombre des jours concernant les naissances »[103]. A propos de l'univers et de la musique, il signale : « Pythagore a révélé que le monde qui nous entoure est tout entier constitué sur un système musical, que les sept astres qui errent entre ciel et terre et qui régissent la génération des mortels, ont un mouvement réglé, qu'ils ont entre eux des écarts correspondant aux intervalles musicaux et qu'ils produisent des sonorités variables suivant leur altitude et à ce point en accord qu'elles produisent une mélodie d'une extrême douceur mais inaudible pour nous en raison de la puissance du son que la faible capacité de notre ouïe ne peut percevoir. Car si Ératosthène a établi par un raisonnement mathématique que le tour maximum de la terre est de 252000 stades, Pythagore a indiqué combien il y a de stades entre la terre et chaque astre... »[104]. Suit une évaluation de chacune de ces distances. Pythagore est la référence majeure du *De die natali*. Pour Censorinus, le maître de Crotone a révélé des vérités profondes, des structures fondamentales de notre univers et du déroulement du temps, surtout si l'on admet avec J. GAGÉ et R. TURCAN que les spéculations séculaires, objets de longs développements dans le *De die natali*, se rattachent au courant pythagoricien[105].

Cette place du pythagorisme chez Censorinus est-elle significative? Il nous semble que oui. Les spéculations sur l'harmonie des sphères, la musique et l'embryologie sont des thèmes authentiquement pythagoriciens : W. BURKERT l'a établi de façon convaincante[106]. L'information de Censorin vient probablement de Varron et l'on sait que le pythagorisme, en fait le néo-pythagorisme, a connu un grand succès à l'époque du Réatin[107].

101. Cens., 9, 2 : *Transeo ad opinionem Pythagoricam Varroni tractatam... Quae quidem (sc. Pythagorae) ratio praecipue recipienda ad ueritatem proxime uidetur accedere.*

102. Cens., 10, 8 : *Nunc uero... admirabile Pythagorae referam commentum, qui secreta naturae reserando repperit phthongos musicorum conuenire ad rationem numerorum.*

103. Cens., 11, 1 : *Redeo ad propositum, ut doceam, quid Pythagoras de numero dierum ad partus pertinentium senserit.*

104. Cens., 13, 1-2 : *(Ad haec accedit quod) Pythagoras prodidit hunc totum mundum musica factum ratione septemque stellas inter caelum et terram uagas, quae mortalium geneses moderantur, motum habere ἔνρυθμον et interualla musicis diastematis congrua, sonitusque uarios reddere pro sua quasque altitudine ita concordes ut dulcissimam quidem concinant melodian, sed nobis inaudibilem propter uocis magnitudinem, quam capere aurium nostrarum angustiae non possint. Nam ut Eratosthenes geometrica ratione collegit maximum terrae circuitum esse stadiorum ducentum quinquaginta duum milium, ita Pythagoras quot stadia inter terram et singulas stellas essent, indicauit.*

105. J. GAGÉ, *Apollon romain, Essai sur le culte d'Apollon et le développement du « ritus graecus » à Rome des origines à Auguste*, Paris, 1955, p. 387, 431 sq., 622, 632; R. TURCAN, *La « fondation » du temple de Vénus et de Rome*, Latomus, XXIII, 1964, p. 54.

106. *Weisheit und Wissenschaft, Studien zu Pythagoras, Philolaos u. Platon*, Nuremberg, 1962, p. 315, 328, 243-244.

107. Cf. J. CARCOPINO, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1943, p. 188 sq.

On sait beaucoup moins bien ce qu'il en est advenu après. L. FERRERO s'arrête aux Sextii [108] et H. DÖRRIE n'a pu rassembler que peu d'éléments précis sur le pythagorisme de l'époque impériale [109]. Il pense que la pratique de cette doctrine s'est poursuivie sous l'Empire en dehors des cadres d'une vie communautaire [110] et que son succès est alors surtout philosophique, conséquence de la vague croissante du platonisme [111].

A notre sens, il est plus vraisemblable que le pythagorisme ait été porté par des communautés réelles, qui continuaient l'antique tradition [112]. En tout cas, le succès du mouvement non seulement est clair sous l'Empire, mais encore se renforce au cours du temps jusqu'à l'époque des empereurs chrétiens. Philostrate s'est fortement inspiré de la Doctrine et a fait, avant 217, de son héros Apollonios de Tyane un apôtre de la pensée pythagoricienne [113]. Plotin, contemporain de Censorin, l'utilise [114]. Diogène Laërce, autre contemporain, écrit une *Vie de Pythagore*. Porphyre en écrit une à son tour sans doute avant 263 et Jamblique fait de même à l'époque de Constantin : son ouvrage nous livre des informations capitales sur le pythagorisme.

Censorinus est pour nous, encore une fois, un témoin, témoin d'un mouvement qui lui est contemporain et qui continuera largement après lui. Sa position de témoin est pour nous d'autant plus importante qu'on a le sentiment que son pythagorisme a bien des chances d'avoir constitué, par l'interprétation épurée des rites qu'il propose, une réponse à certaines critiques des chrétiens. P. de LABRIOLLE mettait déjà le pythagorisme parmi les moyens qu'avait le paganisme pour concurrencer le christianisme [115]. Certes, D. O. MEARA a récemment estimé que la chose est indémontrable même pour l'époque de Jamblique [116]. *Stricto sensu*, il a sans doute raison. Mais W. BURCKERT rappelle que Jamblique a pris des passages substantiels de son βίος πυθαγόρειος chez Apollonios de Tyane [117]. Or Apollonios, héros pythagoricien, a bien été présenté et utilisé comme un concurrent du christianisme par le gouverneur de Bithynie Hiéroclès, en 303 ; et l'argument a porté, puisque Eusèbe de Césarée a dû ensuite écrire un *Contre Hiéroclès* [118]. Nous pensons volontiers avec P. GRIMAL que cette intention n'était pas encore présente chez Philostrate [119]. Mais M. FORRAT et É. des PLACES ont montré que, si Julia Domna a demandé à Philostrate

108. *Storia del Pitagorismo nel mondo romano*, Turin, 1955.
109. P. W., *R. E.*, T. XLVII, 1963, c. 269 sq.
110. *Ibid.*, c. 274.
111. *Ibid.*, c. 270 sq.
112. Cf. G.-M. L. FREYBURGER-C. TAUTIL, *Sectes religieuses en Grèce et à Rome dans l'Antiquité païenne*, Paris, 1986, p. 226 sq. Cf. note 117.
113. Ex. : *Vie d'Apollonios de Tyane*, I, 7-8 et 32.
114. Cf. P. W., *R. E.*, XLVII, c. 274.
115. *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I^er^ au VI^e^ siècle*, Paris, 1934, p. 10.
116. *Pythagoras Revived*, Oxford, 1989, p. 214.
117. *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, XXXVIII, 1991, p. 505-506.
118. M. FORRAT-E. des PLACES, *Contre Hiéroclès*, Paris, 1986, p. 20.
119. *Romans grecs et latins*, Paris, 1958, p. 1028.

d'écrire la vie d'Apollonios de Tyane, c'était assurément dans le but de réformer le paganisme [120]. Par ailleurs Q. Cerellius, pour qui écrit Censorin, était un personnage officiel « dont tous les sénateurs voulaient être connus » [121]. Il nous paraît donc probable que le *De die natali* ait lui aussi dû de quelque façon participer à la rénovation du paganisme. Nous ajouterons que Porphyre fut non seulement l'auteur d'une *Vie de Pythagore*, mais encore un adversaire déterminé du christianisme [122]. Et dans le *De abstinentia*, on le voit vitupérer contre un personnage qui a renoncé à l'abstinence de viande, ce qui permet d'imaginer qu'il a appartenu à une communauté authentique de type pythagoricien [123]. Il a certainement existé un mouvement pythagoricien vivant, opposé au christianisme.

* * *

Ainsi le *De die natali* constitue pour nous un témoignage précieux sur la religiosité païenne du III[e] siècle. Comment mieux résumer les enseignements qu'il nous apporte qu'en rapprochant le passage que nous avons en partie cité sur le *Genius*, de l'élégie I, 7 de Tibulle où est rapportée la cérémonie en l'honneur du *Genius* de Messala Corvinus? Les deux textes ont été écrits pour un anniversaire et offerts à cette occasion. *Funde merum Genio*! recommande Censorinus [124]. *Genium concelebra!* — disait déjà le poète — *et multo tempora funde mero* [125]. Plus de 250 ans séparent les deux événements, mais le rite est probablement resté le même. Pourtant, notre examen a fait apparaître dans le *De die natali* des marques d'une évolution du paganisme : le retour à l'antique relève chez son auteur d'un propos délibéré et d'une volonté de demeurer fidèle à l'héritage légué par les *maiores*; les croyances affichées sont en gros celles du paganisme traditionnel, mais assorties d'une volonté d'épuration et d'un net penchant pour le platonisme [126] et plus encore pour l'astrologie, deux mouvements promis jusqu'à la fin de l'Empire à un grand succès; enfin, la conception de l'univers exprimée est surtout celle du pythagorisme qui, lui aussi, est et sera très en vogue. Le paganisme de l'époque de Censorin est confronté au christianisme : nous avons cru discerner dans un certain nombre de ces éléments des réponses à la contestation chrétienne.

Le *De die natali* apparaît donc comme un document, un maillon dans un ensemble d'évolutions. Il traduit des convictions et des aspirations de la bonne société romaine du III[e] siècle. Toutefois, rien n'y évoque la « peur

120. *Contre Hiéroclès*, p. 36. Cf. W. von CHRIST, *Geschichte der griechischen Literatur* in *Handbuch der Altertumswissenschaft*, Munich, 1924 (6[e] édit.), p. 776.

121. Cens., 15, 5 : *Quis a te nosci aut ex amplissimo senatus ordine non expetiit?*

122. Cf. J. BIDEZ, *Vie de Porphyre*, p. 72 sq.

123. Cf. J. BOUFFARTIGUE et M. PATILLON, *Porphyre, De l'Abstinence*, t. I, Paris, 1977, p. XXII.

124. Cens., 2, 1.

125. Tibulle, I, 7, 49-50.

126. Sur l'aspect arithmologique de ce néo-platonisme, cf. I. HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Études Augustiniennes, Paris, 1984, p. 141.

religieuse » que J. VOGT distingue vers cette époque [127]; tout y respire au contraire l'harmonie et la quiétude. Est-ce une manière de conjurer des craintes que l'on éprouvait? Est-ce que, au contraire, les difficultés de l'époque ne paraissaient pas aux contemporains aussi graves qu'elles nous apparaissent avec le recul du temps et le *De die natali* nous offrirait-il l'expression d'un paganisme encore serein avant les grandes crispations du milieu du siècle? Toujours est-il que la tranquille interprétation de la création et de l'histoire que nous fait Censorin demeure pour nous bien plaisante et bien séduisante.

127. *Zur Religiosität der Christenverfolger im Römischen Reich*, Sitzungsber. der Heidelberger Akad. der Wiss., Phil.-hist. Kl., juil. 1961, p. 21.